

REVUE

DE LA

NUMISMATIQUE

BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,

PAR MM. R. CHALON, CH. PIOT ET C.-P. SERRURE.

—
TOME VI.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE D'AUG. DECOQ,

2, RUE DE LA MADELINE.

—
1850

POIDS, MESURES ET MONNAIES DES ANCIENS.

Les numismates belges sont ou doivent être, plus que tous autres, des hommes de poids et de mesure; mais ce qui leur importe surtout, en ceci, c'est que les monnaies anciennes soient bien jugées matériellement à raison de leur valeur *pondérative*, toute science et toute affection à part. Il ne sera donc pas superflu, pensons-nous, de communiquer à nos estimables et vénérés collègues de la *Société de la numismatique belge*, les notions et renseignements contenus dans une critique récemment publiée de l'ouvrage du célèbre M. Boeckh, imprimé à Berlin, en 1858, mais qui, pour avoir lentement germiné, n'en a pas moins produit des fruits merveilleux dans l'intelligence de plusieurs. Voici l'extrait de cette critique, ou plutôt de ce jugement panégyrique, qui, pour être tel, n'en est pas moins digne de prix aux yeux de tous ceux qui en ont reçu communication :

« Dans sa discussion relative à l'évaluation des monnaies anciennes, M. Boeckh paraît surtout s'être servi des *Numismata antiqua* de la collection de Pembroke, de la *Description des monnaies* de Charles Combe, de la *Métrologie* de Romé de l'Isle, des *Considérations générales sur l'évaluation des anciennes monnaies romaines et grecques*, par M. Letronne, etc. Mais à ces sources il faut ajouter les expériences faites par l'auteur même, dans les différents cabinets, sur les collections de monnaies et de médailles, et qui ont beau-

coup contribué à l'exactitude des ses conclusions. L'ouvrage de M. Boeckh est divisé en trente parties ou sections dont nous analyserons sommairement celles qui nous ont paru les plus intéressantes.

« Dans la section III, l'auteur prouve que les anciens regardaient l'eau de pluie comme la base métrique la plus sûre ; il calcule ensuite le poids de l'eau en drachmes. Chez les Romains, la mesure des corps était réglée d'après le poids de l'eau ou du vin ; mais ils n'ont pu découvrir le rapport du volume des corps aux poids ; ce rapport fut transmis dans l'antiquité la plus reculée des Orientaux aux Grecs, de ceux-ci aux Romains, en sorte que l'on arriva ainsi à la découverte d'un système organique des poids et des mesures qui a dominé dans toute l'antiquité. On estime ordinairement l'amphore des Romains à 80 livres de poids romain ; mais cette donnée ne se rapporte pas d'une manière exacte à la mesure de longueur et à la valeur de la livre romaine ; il est plus vraisemblable que l'amphore n'était pas le cube de la mesure de longueur, mais $\frac{9}{10}$ du pied cube des Grecs ; puisque ce rapport s'accorde aussi bien avec les mesures de dimension qu'avec celles de poids.

« L'auteur s'occupe, dans la section suivante, des mesures et poids des Babyloniens, où le système duodécimal était en usage. Pour ce qui est du *talent*, ce mot est grec, et Homère n'a pu l'employer que d'une manière peu précise, puisque le système des poids grecs n'était pas alors régulièrement constitué. Le mot *mina* ou *mina*, au contraire, est d'origine chaldéenne et égyptienne. Les systèmes égyptiens et babyloniens étaient étroitement liés depuis les temps les plus reculés. Toutefois, ce dernier doit avoir été antérieur

à l'autre ; il fut déterminé, dans son origine, par les prêtres et les mages, qui mesuraient le temps au moyen de l'eau, et qui parvinrent ensuite à tirer de ces expériences un ensemble de poids et de mesures. Plus tard le système babylonien s'introduisit, par suite de fréquentes relations commerciales, dans les pays voisins, surtout sur les bords de la Méditerranée. Par les Phéniciens, ce système arriva aux Hellènes, peut-être en même temps que l'usage de l'écriture alphabétique. On retrouve ensuite le talent babylonien ayant cours légal dans l'empire de Perse.

« Pour donner un exemple plus détaillé du procédé de M. Boeckh, et pour prouver cette liaison intime des poids et des mesures, nous citerons ici le raisonnement par lequel il démontre (sect. VI) que la monnaie d'argent, chez les Hébreux, avait aussi pour base le système babylonien.

« Le talent des Hébreux (*kikkar*, gâteau, cercle, tranche) ne se rapporte pas, comme on l'a supposé, à une somme ronde d'argent, mais à une masse de métal ayant la forme indiquée par le sens primitif du mot *kikkar*; de même que les Grecs nommaient les barres d'or *φθόδις χρυσίου*, gâteaux d'or. L'historien Josèphe donne aussi à la lampe éternelle, en faisant la description du candélabre d'or, le nom de *κίγχαρις* : « Λυχνία ἰκ χρυσοῦ κίχωνιμένη διάκινος σταθμὸν ἔχουσα μνᾶς ἑκαυτου. Ἑβραϊοὶ μὲν καλοῦσι κίγχαρις * ἡς δὲ τὸν Ἑλληνικὸν μεταβαλλόμενου γλώσσαν, ση μάνι τᾶ)αυτου.

« En conséquence, le talent hébraïque pesait cent mines; mais de quelles mines? Certainement, ce n'étaient pas des mines hébraïques, puisque le talent répondait à 5,000 sicles ou 6,000 demi-sicles, d'où il résulterait qu'une mine comprendrait 50 sicles ou 60 demi-sicles, résultat entiè-

rement contraire à la valeur déterminée d'une manière certaine de la mine en sicles. En parlant d'une barre d'or que Crassus enleva, dit-on, au temple de Jérusalem, Josèphe en fixe le poids à 500 mines hébraïques; évidemment, chez les Juifs, une mine répondait à deux livres et demie des Romains. Donc, si le talent valait cent mines hébraïques, il comprendrait aussi 250 livres, ce qui, vu le poids des sicles, est presque le double de la valeur possible. Donc, les mines qui ne sont pas désignées ici d'une manière précise doivent être des mines attiques, et Josèphe l'entend sans doute ainsi lorsqu'il compte cent mines dans un talent hébreu; ce dernier contient en conséquence 40,000 drachmes attiques, lesquelles, si on les divise par soixante mines, forment $166\frac{2}{3}$ pour chaque mine. En supposant que les drachmes sont des drachmes romaines ou de celles dont 96 équivalaient à une livre, il en résulterait que la mine hébraïque ne contiendrait pas même 1.74 de la livre romaine. Ce qui diffère considérablement de l'indication de Josèphe; mais si l'on suppose que Josèphe ait suivi un ancien système, où la mine solonienne était employée, en sorte que le talent comprenait 10,000 drachmes soloniennes, dont 75 équivalent à une livre romaine, on trouvera que le talent contenait 155 livres romaines et $\frac{1}{3}$, et la mine 2.222.

« Le système qui approche le plus du calcul de Josèphe est donc celui qui fixe la mine hébraïque à $2\frac{1}{3}$ livres romaines, surtout si l'on y ajoute le petit excédant de poids que l'on donnait probablement dans le commerce. Ainsi nous apercevons déjà ici l'identité du talent hébreu et du talent babylonien.

« L'auteur prouve ensuite que presque toutes les villes phéniciennes avaient un système de monnaie identique, que le système de poids et mesures usité en Syrie s'y rattache également, et il arrive ainsi à déterminer la valeur et le poids des monnaies de ces différents pays.

« Le système de monnaie d'Égine était le système primitif des Corinthiens. Le rapport entre ce dernier et celui des Romains est manifeste; on peut prouver que la livre romaine était à la livre éginétique comme 10 est à 9; la mine éginétique était à la mine attique comme 5 à 5, d'où résulte le rapport de la mine attique à la livre romaine comme 4 à 3. C'est sur cette base que M. Boeckh fonde son évaluation de la mesure romaine.

« La valeur de la monnaie de cuivre des Romains doit, suivant l'auteur, être cherchée dans la *litra* d'argent de Sicile, considérée comme étant la moitié de la mine de cuivre; il en résulterait, pour les villes qui se servaient du système d'Égine, que la valeur du cuivre était $\frac{1}{300}$ de celle de l'argent, et, pour le système chalcidique, $\frac{1}{250}$. La valeur du cuivre au temps de Servius Tullius doit avoir été de $\frac{1}{270}$ de celle de l'argent, la livre de cuivre des Romains équivalant probablement à une obole d'Égine.

« Le talent cuboïque avait une grande importance dans l'antiquité, s'étant repandu par suite des relations commerciales en plusieurs pays. Son origine doit avoir été asiatique; il équivalait à $8.555\frac{1}{2}$ drachmes soloniennes du talent attique avant Solon; il est au talent d'Égine comme 8 à 6. Ce dernier était le même que le grand talent attique dont parlent Dardanus et Priseien. La monnaie attique d'argent la plus ancienne était le didrachme, portant le taureau, lequel

paraît avoir été identique au statère euboïque, qui, après Solon, fut remplacé par le tétradrachme.

« On pourrait démontrer un rapport probable entre le système de poids égyptien et celui d'Égine et des Babyloniens. Le talent alexandrin est au talent attique comme 6 à 5. L'auteur, après avoir évalué le poids et la valeur des monnaies de l'Égypte, passe à l'évaluation de la mesure de longueur, et prouve le rapport qui existait entre l'aune d'Égypte et celle de Babylone.

« M. Boeckh prouve ensuite que les mesures de solidité usitées en Syrie prirent leur origine dans l'amphore babylonienne, comme les mesures phénicienne et hébraïque, et y étaient intimement liées. Il fait dériver celles d'Égine du système babylonien, il fonde le système attique sur celui d'Égine; et ce dernier doit être celui qui a servi de base à l'amphore des Romains. M. Boeckh fixe la valeur de l'amphore à $\frac{9}{10}$ du pied cube des Grecs ou à 80 livres d'eau de poids romain.

« Dans le système italique, on reconnaît une fusion complète avec le talent hellénique. Néanmoins, on a reconnu un système particulier dans quelques villes grecques de la basse Italie. Ce système se rapprochait, sous plusieurs rapports, du système éginétique; sous d'autres, il s'en éloignait considérablement. La pièce de cette espèce, qui était le plus en circulation et pesait environ 154 grains (ancien poids parisien), paraît avoir été une drachme qui se rapprochait beaucoup du didrachme attique.

« La monnaie de cuivre des Romains a fixé surtout l'attention de notre auteur. Les notions que nous avons de la balance romaine ne nous portent aucunement à supposer

qu'il se soit trouvé à Rome, antérieurement à l'*æs grave*, une monnaie moins pesante. Au contraire, la loi des XII Tables n'admet pas cette différence, et même après l'introduction d'une monnaie plus légère, des amendes et des récompenses furent payées en *æs grave*. Ce ne fut qu'après l'introduction de l'as de deux onces qu'on ne paya plus en *æs grave*; dès lors cette monnaie ne fut regardée que comme marchandise.

« En 556, l'as de deux onces fut réduit à une once de cuivre, mais le denier fut élevé à seize as; aussi cette dernière monnaie portait-elle toujours les chiffres X ou XVI, d'après la quantité d'as contre laquelle on l'échangeait. M. Boeckh traite ensuite de l'évaluation de l'argent dans le sens de Servius, et expose d'une manière intéressante quelle était la fortune de Rome dans les temps les plus reculés.

« Avons-nous besoin de répéter, en terminant, que cette analyse des recherches de M. Boeckh est loin d'être complète; nous n'avons voulu qu'appeler l'attention des lecteurs compétents sur le système exposé par l'auteur, et sur cette unité qui, suivant lui, existait entre les mesures, les poids et les monnaies de tous les pays anciens. Si les combinaisons sur lesquelles repose ce système sont justes et fondées, il aurait indiqué le moyen de porter la science de la métrologie à une grande perfection, et il aurait rendu à l'archéologie un inappréciable service.

« Il est vrai que déjà Fréret, dans un rapport à l'Académie des inscriptions, a essayé de démontrer l'unité des mesures des Babyloniens, des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs et des Romains; mais Ideler et plusieurs autres

savants métrologistes ont eu le droit de traiter bien sévèrement ce premier essai qui ne peut soutenir la comparaison avec l'œuvre éminente publiée par M. Boeckh.

« Une traduction fidèle des recherches métrologiques serait pour la science d'une utilité incontestable; elle donnerait peut-être un nouvel essor aux travaux de l'érudition et de la critique sur ces difficiles matières. »
